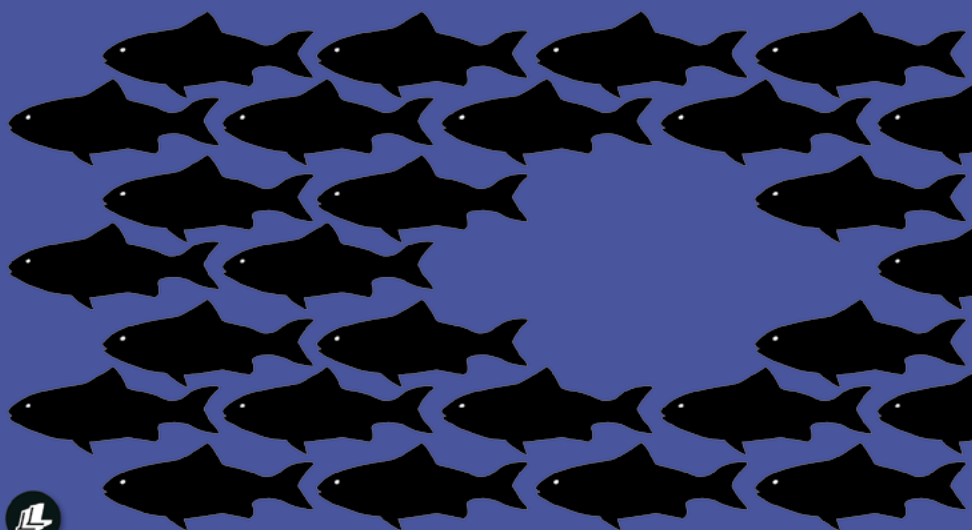


GIORGIO SCIANNA



Manquent à l'appel



LIANA LEVI



Quatre places vides. C'est là qu'étaient assis l'an dernier les seuls garçons de la classe. Mais à cette rentrée aucun des quatre n'est présent au lycée. Partis ensemble en Grèce pendant l'été, ils ont inexplicablement disparu. Leurs parents essaient de les joindre, mais les portables sont désactivés. Ils ont été vus en Turquie pour la dernière fois, selon le ministère des Affaires étrangères. Rien d'autre. Pour leurs familles et leurs amis commence une attente interminable...

Un suspense pour comprendre ce qui pousse certains jeunes à partir sur les terres de Daech. Mal-être? Quête d'ailleurs? Fascination pour les images diffusées sur Internet? Des illusions dangereuses qui les entraînent là où jamais ils n'auraient dû s'aventurer.

GIORGIO SCIANNA, auteur de romans et d'une pièce de théâtre remarquée, est né en 1964 à Pavie, où il vit. Dans son premier roman, *On inventera bien quelque chose*, il portait déjà un regard subtil et inattendu sur l'adolescence. *Manquent à l'appel* fait l'objet d'un projet d'adaptation cinématographique en Italie.

« Je conseille la lecture de ce livre aux adultes qui veulent comprendre les ados. »

Michele Murgia, Quante Storie, Rai 3

Giorgio Scianna

Manquent à l'appel

*Traduit de l'italien
par Marianne Faurobert*



Liana Levi

Remerciements

Merci à Stefano Rossi pour la chaleur avec laquelle il m'a aidé à explorer le monde des jeunes gens. À Marco Peano et à Paola Gallo parce qu'ils sont toujours présents. À Liana Levi pour sa sensibilité et ses intuitions heureuses. À Tania Pedroni parce que réfléchir aux histoires avec elle est un vrai plaisir. À ma mère pour la justesse de ses corrections discrètes. À Marta Mastropietro qui me prête de temps en temps ses yeux de dix-huit ans.

Aux centaines d'élèves et de professeurs fantastiques rencontrés au cours du long voyage d'*On inventera bien quelque chose*, pour tout ce qu'ils m'ont donné, dans l'espoir de les retrouver bientôt.

Enfin, un merci tout particulier à mon fils Matteo pour l'enthousiasme avec lequel il s'est plongé dans cette histoire en m'offrant ses précieux conseils, et à mon fils Federico pour les tuyaux sur les images, et pour son inestimable ironie, qui m'oblige à ne jamais oublier de garder les pieds sur terre.

à Loredana

Chaque révolte est nostalgie d'innocence.

Albert Camus, *L'homme révolté*

We're going to get it
get it together I know.

Coldplay

Au fond de la classe, il y a quatre places vides.

L'une est la mienne.

Je n'en peux plus, de ces regards braqués sur moi, de ce mitraillage incessant de questions. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille.

J'ai affreusement honte de ce que j'ai fait, et je vous jure que je ne le referai plus.

Voilà. C'est ça que vous vouliez entendre.

De toute façon, vous ne pouvez pas comprendre. Parce que l'erreur que j'ai faite n'est pas celle que vous croyez. Si depuis dix jours je me tais, c'est pour une autre raison.

Selon notre pacte, aucun de nous ne devait rien raconter s'il était pris. Et moi, on peut dire que j'ai été pris, au pire sens du terme. Je me tais pour protéger mes camarades qui ne sont pas revenus et qui ne reviendront pas.

J'espère bien qu'ils y arriveront. Ils sont assez forts pour ça. Et puis, ils sont ensemble.

Quant à moi, je ne peux plus regarder personne en face, parce que j'ai honte, non pas d'être parti, mais d'être revenu. Voilà ma seule faute : je n'y suis pas arrivé.

Hamelin

Mercredi 23 novembre, 7h 45 – Chez Anto

La mère d'Anto prépare le petit déjeuner. Elle est déjà habillée, prête à sortir. Un labrador est vautré contre la porte-fenêtre, en travers du chemin.

« Simba, ôte-toi de là. »

Son mari répond au téléphone fixe, à quelques pas d'elle :

« Bien sûr que je peux venir tout de suite. »

Elle l'interroge du regard, inquiète.

Il secoue la tête, comme pour lui dire que c'est sans importance, rien de vraiment nouveau.

« Un message d'où ça ? dit-il d'une voix soudain tendue. J'arrive. »

Il raccroche et sa femme le rejoint dans le séjour.

« Qui c'était ?

– Cassini. À la cellule de crise, ils ont reçu un message de Roberto, daté de la fin juillet.

– Qui disait quoi ?

– Il n'a pas voulu me le dire. Rien de très précis, en tout cas.

– Mais... au bout de quatre mois ?

– La jeune Française qui l'a reçu vient juste de se manifester. Ils organisent une rencontre vidéo avec elle à dix heures.

– Avec tout le monde ?

- Oui, tout le monde.
- Les Vietri y seront ?
- Tout le monde.
- Je viens aussi.
- Tu n'avais pas une réunion ?
- Je vais me faire remplacer. »

Il regarde l'heure, puis il lui prend les mains : « Ce n'est pas la peine. On ne va pas y aller tous les deux à chaque fois, on ne tiendra pas le coup. »

Elle prend son sac pour sortir. Nerveuse, comme si elle n'avait pas tout à fait renoncé à l'accompagner.

« Appelle-moi dès que vous aurez fini. »

D'un tiroir du meuble de l'entrée, elle sort un petit magnétophone et le tend à son mari.

« Pas la peine. La police enregistre tout.

- Prends-le quand même. »

Mercredi 23 novembre, 10 h 05 – Au commissariat

LE COMMISSAIRE Mademoiselle, vous parlez italien ?

CÉCILE (*avec l'accent français*)

Oui... en tout cas, j'arrive à vous
comprendre.

LE COMMISSAIRE Quand avez-vous vu Roberto Vietri
pour la dernière fois ?

CÉCILE Le 29 juillet.

LE COMMISSAIRE Où était-il ?

CÉCILE À Bodrum.

LE COMMISSAIRE En Turquie ?

CÉCILE Oui, en Turquie... sur la côte.

LE COMMISSAIRE Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

CÉCILE J'étais en vacances.

LE COMMISSAIRE Et Vietri ?

CÉCILE (*hésitante*) Il... il était en vacances... lui aussi.

LE COMMISSAIRE (*brusque*)

Il était en vacances, oui ou non ?

CÉCILE Oui. Lui et les trois autres garçons.
Je peux savoir ce qui s'est passé ?

CASSINI Je suis Giovanni Cassini, de la cellule de crise du ministère des Affaires étrangères. Depuis le 22 juillet, leurs familles n'ont plus de nouvelles de ces garçons. Nous avons lancé des recherches, sans aucun résultat pour le moment.

eux. On a changé la date de notre vol de retour, et on les a suivis.

LE COMMISSAIRE Pourquoi?

CÉCILE (*timidement*) ... Ça nous faisait une semaine de plus à la mer.

Silence.

LE COMMISSAIRE Quelles relations aviez-vous avec eux?

CÉCILE On est restés ensemble pendant deux semaines, Roberto et moi. Mais je voyais aussi les autres.

LA MÈRE DE ROBERTO (*d'une voix sourde*)

Je suis sa mère. Comment... allait-il?

CÉCILE (*en séchant ses larmes*)

Bien... il allait bien.

LE COMMISSAIRE Il vous a parlé de ce qu'il allait faire ensuite?

CÉCILE Non. Ils disaient qu'ils voulaient continuer leur voyage.

LA MÈRE DE ROBERTO Pour aller où?

CÉCILE Je ne sais pas. Ils ne le savaient pas non plus.

CASSINI Ils vous ont bien dit quelque chose?

CÉCILE Ils ont parlé de Kemer, de la Cappadoce, de la Jordanie... de Pétra. Ils changeaient tout le temps d'idée.

LE COMMISSAIRE Ils sont partis avant vous?

CÉCILE On a rendu la chambre à Bodrum le même jour.

LA MÈRE DE ROBERTO La chambre?

CÉCILE (*gênée*) Roberto et moi, on dormait dans la même chambre.

Dans ma classe, on a toujours été cinq. Cinq garçons pour vingt et une filles. C'est la proportion, chez nous, en sciences humaines. Il y a une première où ils ne sont que trois. Je ne sais pas pourquoi les garçons ne s'inscrivent pas dans notre lycée, ça doit tenir au fait qu'en sortant de là, on a peu de chances de devenir ingénieur, et qu'ingénieur, c'est ce qu'on fait de mieux, comme métier d'homme. Je pense que c'est pour ça. Bref, on était cinq : Roberto, Ivan, Anto, moi... et Simone.

Simone Benzi, il assurait pas mal, au lycée, surtout avec les filles, mais pour le reste, il n'était pas brillant. Je ne l'ai jamais vu faire une passe correcte au volley, ni entendu dire un seul truc vraiment marquant. La seule chose que tout le monde appréciait chez Simone Benzi c'était la cave de sa maison. Pas un sous-sol de pavillon de banlieue, non, une vraie cave avec un plafond en briques dans un bâtiment ancien du centre-ville. Son père est prof d'économie à la fac, et il doit avoir pas mal de fric. Bref, souvent, on allait là-bas le samedi soir avec des filles, ou bien on s'y retrouvait tous les cinq, le mercredi, pour regarder des matchs en mangeant des pizzas.

En avril, Simone a réussi à nous cracher ce qu'il savait sûrement depuis des mois : il ne ferait pas la terminale avec nous. Son père l'avait inscrit dans une école privée à

Londres, où il suivrait un programme intensif pour décrocher son diplôme et s'inscrire là-bas à l'université.

« Pourquoi ? »

C'était au lycée, dans les toilettes du premier étage. Roberto et Ivan fumaient dans les chiottes, Anto et moi, on était assis sur le radiateur près des lavabos.

« Pourquoi ? » avait répété Anto.

Je ne comprenais pas ce ton. Ce n'était pas un pourquoi genre « qu'est-ce que tu fous ? », ni un pourquoi distrait, histoire de meubler. Il n'avait pas l'air triste de voir partir un ami, ni heureux qu'il lui arrive une chose apparemment positive, excitante. Anto était... je crois qu'il était incrédule... voilà, c'est le mot juste : incrédule. Il ne pouvait pas croire une chose pareille, ou plutôt, il refusait d'y croire : il restait là, appuyé contre le radiateur, les bras croisés, sans lâcher des yeux ce pauvre Simone qui ne savait plus où se mettre.

« Pourquoi ? »

– Je te l'ai dit... pour faire une fac là-bas.

– Ben alors, pourquoi t'y vas pas après le bac ? »

Simone se remettait du malaise suscité par cet interrogatoire, la voix lui revenait : « Ils ne te prennent pas dans une bonne université si tu n'as pas leur diplôme à eux. C'est ce que prétend mon père. D'après lui, je devrais déjà y être depuis un an.

– Mais t'as pas la moindre idée de la fac que tu veux faire ! » Anto était presque agressif, à présent.

« Je sais... » a marmonné Simone.

Roberto est sorti des chiottes en remontant sa braguette.
« Ben moi, je trouve ça cool. »

En le fixant du coin de l'œil, il est venu se laver les mains à côté d'Anto qui le regardait sans desserrer les bras.

Roberto a repris, un ton en dessous: «C'est Londres, quand même...

– Arsenal, Chelsea, West Ham et Tottenham.» Ivan comptait sur ses doigts en sortant à son tour des toilettes. «Tout ça dans la même ville. Ça fait plein de bonnes raisons d'y aller.»

Ivan a des coutures de ballon de foot sur le crâne. Il ne parle que de ça. Il est dans le virage Nord au stade San Siro tous les quinze jours pour voir jouer l'Inter, c'est un genre d'ultra. Pas qu'il soit violent – il n'a été embarqué qu'une fois au commissariat, pour une bagarre où on l'avait entraîné – mais il y croit vraiment, aux valeurs du virage, comme il dit.

Mais bon, le seul à s'intéresser vaguement au foot, c'est Roberto. Pas nous. Anto ne fait que bosser, et Simone préfère le basket. Pour moi, le sport n'est qu'un rappel cruel de mon problème. Un «déficit moteur de la jambe gauche» me rend la «déambulation difficile»: bref, je boite depuis ma naissance, enfin, depuis que j'ai réussi tant bien que mal à me mettre debout. Et puisque je ne peux pas pratiquer de sport, je ne vois pas pourquoi je perdrais mon temps à suivre des gars qui font ce qui m'est interdit.

«Tu pars quand?»

Anto s'est levé du radiateur et on les a suivis dans le couloir, lui et Simone.

«Le 10 juillet.

– Tu ne prends pas de vacances?»

Aux yeux d'Ivan, c'était apparemment tout ce qui comptait.

«Pas cet été... l'hiver prochain, peut-être.»

Le lendemain, la prof d'italien nous l'a annoncé en classe. C'était un jeudi, cinq minutes avant la sonnerie.

« Votre camarade Simone ne fera pas sa terminale avec nous. L'année prochaine, il étudiera en Angleterre. »

Je m'en souviens parfaitement. Simone souriait, plus indifférent que gêné.

« Nous sommes désolés qu'il s'en aille, mais pour lui, c'est une grande opportunité. »

À l'interclasse, les filles, qui n'avaient rien su jusque-là, se sont pressées autour de lui, on aurait dit un genre de héros en partance pour un long voyage. Nous quatre, on était dans notre coin, entre potes. On n'était pas vraiment tristes, plutôt un peu dépassés par l'événement. Sauf Anto, qui faisait la gueule.

« Qu'est-ce que tu as ? » lui ai-je demandé. Je suis le seul à capter les réactions d'Anto.

« Rien. »

Roberto et Ivan mataient une vidéo stupide qu'ils venaient de découvrir sur YouTube.

« Qu'est-ce que tu as ? »

– Lâche-moi. »

Il s'est éloigné de moi et il est sorti dans la cour, alors que la prof de sciences entrait déjà dans la classe.

« Qu'est-ce qu'il a, Anto ? » a demandé Roberto sans quitter des yeux l'écran de son téléphone.

Ivan a haussé les épaules.

Moi, je n'avais aucun mal à le comprendre.

C'est une grande opportunité, quelle phrase à la con. La prof venait de passer une semaine à nous rabâcher qu'il était crucial de bien terminer la première, non seulement à cause des points pour le bac, mais aussi en prévision des tests d'admission à l'université. Plus de distractions, désormais, plus de baisse de régime.

De nous cinq Anto a toujours été le meilleur, et dans le peloton de tête de la classe. Il n'y a qu'en dissertation

que j'assure plus que lui. Il a passé les dernières semaines de cours à se faire interroger, parce qu'il voulait six points d'avance à la fin de l'année. C'est le seul d'entre nous à savoir ce qu'il veut faire : s'inscrire en fac de médecine. Une idée qu'il a eue par lui-même : son père enseigne la philo au lycée classique et sa mère travaille dans les assurances à Milan. Il a réfléchi tout seul à ce qui lui plairait vraiment : il a fait des recherches sur Internet pour examiner toutes les spécialités et, je ne sais pas comment, il a compris que pour lui, ce serait la cardiologie. Antonio Valli veut devenir cardiologue. Le plus dingue, c'est qu'il n'a pas changé d'avis depuis.

Avant Simone, personne autour de nous n'avait décidé de partir. Un gars du lycée scientifique avait passé une année en Australie, mais il était rentré. Et puis j'ai entendu dire qu'un élève du lycée classique était parti à Cambridge pour faire une fac d'économie là-bas, mais je ne le connais pas personnellement. J'en ai juste entendu parler.

Simone était le premier de la bande qui envisageait son avenir ailleurs, loin de nous.

Et une chose était claire : si partir était une grande opportunité, ceux qui restaient étaient des nuls.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original: *La regola dei pesci*

Copyright © 2016, Giorgio Scianna

License agreement made through Pietrosanti Agenzia Letteraria

© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Manquent à l'appel*
de Giorgio Scianna
a été réalisée en décembre 2017 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 978-2-86746-985-5)
ISBN Pdf: 9782867469879